



HAL
open science

Compte-rendu de lecture Le système verbal de l'arabe classique de Pierre Larcher

Marie Baize-Robache

► **To cite this version:**

Marie Baize-Robache. Compte-rendu de lecture Le système verbal de l'arabe classique de Pierre Larcher . 2014. hal-01513886

HAL Id: hal-01513886

<https://hal.science/hal-01513886v1>

Submitted on 25 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de lecture

*Le système verbal de l'arabe classique de Pierre Larcher*²

Comme l'auteur le précise dans la préface (p. 5), cet ouvrage est la deuxième édition, revue et augmentée, de *Le système verbal de l'arabe classique*, publié en 2003 aux Publications de l'Université de Provence, dans la collection « Manuels ». Le nom de cette collection souligne d'ailleurs tout l'intérêt de ce livre qui est, non seulement l'un des ouvrages arabisants actuels les plus exhaustifs sur le système verbal de l'arabe classique en diachronie et en synchronie, mais se trouve également à l'intersection entre recherche en linguistique arabe et didactique de la langue arabe.

L'intérêt de croiser analyses synchronique et diachronique réside dans le fait que, la langue arabe ayant chronologiquement plusieurs états et plusieurs registres coexistant au sein d'une même époque, il est important de la considérer dans sa globalité, et d'analyser certains faits de langue tels qu'ils sont à un moment donné et tels qu'ils ont pu être au cours de l'histoire de l'arabe. L'auteur donne p. 5 l'exemple de la forme augmentée IX *'if'alla* qui peut synchroniquement être présentée comme une forme dénomminative de l'adjectif de couleur ou d'infirmité *'af'al*, et être diachroniquement rattachée à un verbe de base d'état. La norme classique (étymologiquement « enseignée dans les classes ») de l'arabe n'ayant toujours pas été actualisée depuis des siècles, et les critères chronologique et sociolinguistique se rejoignant ici, il est important de tenir compte de l'histoire d'un mot pour éclairer son usage actuel. D'où l'intérêt de cet ouvrage qui rappelle l'enseignement de la grammaire arabe traditionnelle sur certains points, prenant comme référence le *Mufaṣṣal* de Zamaḥṣarī (mort en 538/1144).

Non content de couvrir – à l'aide de tableaux de conjugaison écrits en transcription phonétique et en alphabet arabe - les notions de forme à suffixes (nommée plus communément « accompli ») et de forme à préfixes (nommée plus communément « inaccompli » chez les arabisants français) des verbes « sains » et « malsains », l'auteur aborde également les formes simples et augmentées usuelles des verbes trilitères et quadrilitères, ces formes pouvant être basiques ou « en *t* ». Il analyse ensuite certaines dérivations particulières et les verbes dénommatifs, donnant ainsi au professeur d'arabe un système cohérent lui permettant d'expliquer à ses élèves ou étudiants ce que la norme arabisante française n'appréhende pas toujours. Et ce sans négliger les formes augmentées rares dont certaines sont encore usitées en synchronie³, ainsi que les questions de temps, aspect, mode et modalité autour desquelles le système verbal de l'arabe s'articule différemment du système français.

1. Résumé du contenu

¹ Maître de Conférences en linguistique arabe, chef du département d'arabe aux Ecoles de Saint-Cyr Coëtquidan.

² Université Aix-Marseille : Presses Universitaires de Provence, 2^e édition revue et augmentée, 2012.

³ Soucieuse d'appréhender l'arabe moderne dans une perspective pédagogique, je n'insisterai pas sur les faits linguistiques anciens, sans en minimiser l'importance. J'indiquerai les numéros de pages consacrés aux faits sur lesquels je ne m'étendrai pas.

Comme l'indique l'auteur p. 7, dans la préface de la première édition de 2003, « ce livre est *un cours* », reprenant le contenu de ses cours de linguistique arabe délivrés depuis maintenant de nombreuses années à l'Université Aix-Marseille et destinés à un public d'étudiants en Licence d'arabe classique, en cours de spécialité de Maîtrise et de DEA (Master 1 et 2 de l'après LMD), à des arabisants linguistes ou non, et à des linguistes, arabisants ou non.

Tout d'abord, dans la partie « Généralités » (p. 11-34), l'auteur aborde, tableaux à l'appui, les paradigmes dont, en premier lieu, la conjugaison. Il y rappelle les principales caractéristiques des deux formes de base sur lesquelles le système verbal de l'arabe classique est bâti. La forme à suffixes *fa'ala* appelée *māḍī* (« passé ») par les grammairiens arabes, et « accompli » ou « perfect/Perfekt » par les grammairiens arabisants, qu'ils soient d'expression française ou anglaise/allemande, coexiste avec la forme à préfixes *yaf'al* et ses trois variantes, appelée *muḍāri'* par les grammairiens arabes (« semblable » : ce terme renvoie à la théorie de la « ressemblance » avec le « nom d'agent » *ism al-fā'il*) et « inaccompli » ou « imperfect/Imperfekt » par les grammairiens arabisants. Sur le plan temporel, cet inaccompli est ce que l'auteur appelle « un présent-futur » ou « un non-passé ». Les trois variantes sont nommées *marfū'*, *manṣūb* et *mağzūm* par les grammairiens arabes, et « indicatif », « subjonctif » et « apocopé » par les grammairiens arabisants.

L'auteur aborde également l'impératif (*'i*)*f'al* (*fi'l al-'amr*) qui est morphologiquement proche de l'inaccompli, puisqu'à la chute de sa *hamza* initiale en cas de liaison, ne reste que son radical qui coïncide avec celui de l'inaccompli (*'u*)*f'ul*, (*'i*)*f'il*, (*'i*)*f'al*).

Pierre Larcher clôt et résume ce chapitre sur la conjugaison en arabe classique par le schéma 1 p. 15 que je ne reproduirai pas ici. Le lecteur intéressé par les différents schémas et tableaux à visée pédagogique destinés à synthétiser les développements dans l'ouvrage pourra s'y référer directement.

Il aborde ensuite le paradigme verbal. La voix passive y a la même conjugaison que la voix active. En effet, le passif ne consiste que dans la vocalisation différente du « thème » du verbe (ce que l'auteur définit par « ce qui reste du verbe quand on ôte les désinences »). Les deux voix active et passive se retrouvent dans ce que les grammairiens arabes appellent *ism al-fā'il* et *ism al-maf'ūl*, littéralement et traditionnellement traduits par « nom d'agent » et « nom de patient ». L'auteur explique ici en quoi cette traduction n'est pas satisfaisante, privilégiant ici les termes « participe actif » et « participe passif »..

Le *maṣdar* vient compléter ce paradigme verbal. Il est préférable de l'appeler « nom verbal » à « nom d'action » ou « infinitif » puisqu'il peut être les deux. Il peut avoir un usage exclusivement nominal, être indéfini, mis au pluriel), ou avoir un complément de nom, et ce comme un simple nom. Il peut aussi exprimer, en tant qu'infinitif, « le fait de », et avoir un complément d'objet.

C'est sans compter également, les « noms liés au verbe »⁴, le *ism al-tafḍīl* (« élatif ») de forme *'af'al-*, le *ism al-makān* (« nom de lieu », souvent lié aux formes de base des verbes

⁴ Zamaḥṣarī, *Mufaṣṣal*, p. 218 et suivantes.

d'action mais pouvant aussi apparaître sous la forme d'un participe passif à partir d'une forme augmentée), le *ism al-zamān* (« nom de temps »), et le *ism al-'āla* (« nom d'instrument »).

L'auteur aborde ensuite le paradigme dérivationnel. Dans le système verbal de l'arabe classique coexistent la forme verbale non-augmentée (*muğarrad 'an al-zawā'id*), dite aussi « forme I » ou « forme de base », et des formes augmentées (*mazīd fihī*). Les formes augmentées du verbe trilitère sont au nombre de quatorze, dont neuf actuellement usuelles. Le verbe non-augmenté, quant à lui, peut être trilitère (à trois radicales, *tulātī*) ou quadrilitère (à quatre radicales, *rubā'ī*). Le verbe non-augmenté trilitère sera vocalisé *fa'āla* (inaccompli *yaf'ulu*, *yaf'ilu* ou parfois *yaf'alu* pour des raisons morphologiques) s'il est verbe d'action, *fa'ūla* s'il est verbe d'état (inaccompli *yaf'ulu*), et *fa'īla* s'il est l'un ou l'autre (inaccompli presque toujours en *yaf'alu*)⁵.

Dans le paradigme morphologique, l'auteur décrit les verbes « sains » et « malsains ». Un verbe « sain » (*ṣaḥīḥ*) peut être parfaitement sain (*sālim*), être « hamzé » (*mahmūz*) si une *hamza* constitue sa première, deuxième ou troisième radicale, et être « sourd » (*'ašamm*) ou « redoublé » (*muḍā'af*) si ses deuxième et troisième radicales sont identiques. Un verbe « malsain » (*mu'tall*) peut être « assimilé » (*miṭāl*) si sa première radicale est un *w-* ou un *y-*. Il peut être « creux » (ou « concave » ; *'ağwaf*) si sa deuxième radicale est un *w-* ou un *y-*, et être « défectueux » (*nāqis*) si sa troisième radicale est un *w-* ou un *y-*.

Suit la description, tableaux à l'appui en transcription phonétique et en alphabet arabe (p. 18-32) des mécanismes morphologiques de conjugaison de chacune des catégories qui viennent d'être citées.

Avant d'aborder le verbe trilitère, sous sa forme non-augmentée et sous ses formes augmentées, l'auteur a tenu à éclaircir dans une annexe consacrée à la racine et la forme, la problématique de cette dernière et de la dérivation. Les formes augmentées sont communément nommées « formes dérivées » chez les arabisants français, ce qui pose naturellement le problème de leur base de dérivation. Dans ce milieu, il est d'usage de dire que la racine comme le verbe I sont la base d'un paradigme dérivationnel. Ceci paraît doublement faux à l'auteur, pour les raisons suivantes : tout d'abord une forme augmentée peut être sémantiquement dérivée d'un nom et non pas d'un verbe I ; ensuite, une forme augmentée peut être dérivée d'une autre forme augmentée. Ceci sera détaillé dans la partie consacré à ces formes, soit dans le cadre d'une dérivation classique soit dans celui d'une dérivation régressive ; enfin, la racine n'était à la base qu'une entrée d'article dans les dictionnaires arabes, et non pas l'invariant sémantique que l'on retrouve dans une dérivation : la paraphrase de la racine KTB par la notion d'« écrire » montre que les arabisants lui transfèrent ce qui est en fait le sens du verbe *kataba/yaktub-*.

⁵ Ce fait est détaillé dans le chapitre II, p. 37-41.

Suite à la partie consacrée aux généralités, l'auteur aborde p. 35-122 le verbe trilitère, et, en premier lieu, la forme de base de ce verbe, ou forme I. Les quatre vocalisations de ce paradigme (*fa'ala*, *fa'ila*, *fa'ula*, *fu'ila*) ayant été abordés ci-dessus p. 4, nous n'y reviendrons pas. Les détails en sont donnés p. 37-42.

L'auteur aborde ensuite les formes augmentées usuelles, soulignant le hiatus existant entre la norme arabisante d'analyse des formes dérivées⁶ et une autre grille de lecture, essentiellement inspirée des meilleurs grammairiens arabisants et linguistes sémitisants, présentée ici. Les relations entre la forme I et les huit formes usuelles (la IX allant typologiquement avec les formes dites rares) sont résumées dans le schéma 11 p. 45.

Alors que la norme arabisante prête à la forme II un sens essentiellement factitif, cette dernière est aussi une forme intensive. En effet, tandis que la II factitive transitive un verbe intransitif ou transitive deux fois un verbe transitif une fois, la II intensive a le même régime syntaxique que son verbe de base, que celui-ci soit transitif ou intransitif. Le lecteur intéressé par le lien diachronique entre valeur factitive et valeur intensive peut se référer aux pages 49-54 de l'ouvrage.

Les deux valeurs fondamentales de la forme III, telles qu'elles sont reconnues par les grammairiens arabes et arabisants, sont, d'une part, la valeur participative qui transitive un verbe de base intransitif, et, d'autre part, la valeur d'insistance (conative : « chercher à ») qui n'est pas participative. C'est parce que l'insistance exprime une continuité (marquée morphologiquement par l'allongement de la voyelle) que la réciprocité (implicite pour la III et explicite pour la VI quand elle en est la réfléchie) est attachée à cette forme. Dans la réciprocité, l'action se fait par réaction à une autre, les deux étant liées. L'auteur a le mérite d'aborder également la question de la différenciation syntaxique et sémantique dans l'usage synchronique des deux *maṣdar*-s de cette forme.

La valeur fondamentale de la IV est la valeur factitive, les autres valeurs répertoriées découlant de cette dernière. Syntaxiquement, si le verbe de base est intransitif, le verbe augmenté devient transitif une fois. Si le verbe de base est transitif une fois, le verbe augmenté le sera deux fois. Etant donné que la II peut être aussi factitive, nous pouvons nous demander ce qui la différencie de la IV en synchronie, et dans une même variété d'arabe. Il apparaît, au regard des exemples analysés : 1) que la IV reste la véritable factitive à sens général, tandis que la II acquiert un sens particulier ; 2) que la II et la IV peuvent être dérivées chacune d'un sens du verbe de base ; 3) que la II et la IV peuvent être dérivées respectivement du sens concret et abstrait du verbe de base. Il se peut également, si l'on approfondit l'étude des formes mixtes de l'arabe, qu'une II factitive d'origine dialectal coexiste avec une IV factitive classique. Les valeurs dérivables de la valeur factitive sont, quant à elles, détaillées p 66-73.

Avant d'aborder les formes essentiellement nommées « formes réfléchies » en *t*, il convient d'abord de distinguer la réflexivité des grammairiens arabisants et la *muṭāwa'a* des grammairiens arabes. En effet, les deux notions se recoupent mais ne coïncident pas parfaitement : la réflexivité est avant tout une notion morphologique, les formes en *t* étant des formes réfléchies, même si, sous l'influence de la *muṭāwa'a*, la réflexivité est également

⁶ Norme illustrée par le tableau 13 présenté p. 43, communément utilisé par les arabisants français, et listant les formes augmentées selon leur appellation (forme II, III etc.).

étendue à la VII par rapport à la I. Un verbe est le *muṭāwi'* d'un autre quand : 1) sémantiquement, il en est le résultatif : *'allamtu-hu l-fiḡha fa-ta'allama-hu* « je lui ai enseigné la jurisprudence et il l'a apprise ». Il peut très bien ne pas être une forme en *t-* (*'allamtu-hu l-fiḡha fa-'alima-hu* « je lui ai appris la jurisprudence et il l'a sue ») ; 2) syntaxiquement, il est intransitif ou transitif une fois, selon que le verbe de base est transitif lui-même une fois ou deux fois. Ainsi, ce genre de verbe n'est pas systématiquement intransitif.

L'exemple du verbe VIII *īstawā* vu par rapport à la I *šawā* est révélateur des deux points de vue suivants : 1) pour les grammairiens arabes, cette VIII n'est le *muṭāwi'* de la I que si *īstawā* est intransitif (« être grillé ») et *šawā* transitif (« griller quelque chose ») ; 2) pour les grammairiens arabisants, si la VIII est intransitive, elle est le réfléchi direct de sens passif « être grillé, se trouver grillé » de la I « griller une viande ». Si elle est transitive, comme la I, elle en est le réfléchi indirect de sens moyen « se griller une viande », valeur que les grammairiens arabes appellent *ittihād* et qui diffère ici de la *muṭāwa'a*.

La forme VIII est la forme augmentée en *t-* de la I, selon l'exemple donné ci-dessus. D'autres sens peuvent découler de ces cas de figure, que le lecteur intéressé peut consulter p. 79-81.

La forme V est la forme augmentée en *t-* de la II. Ainsi, dire que la V est le *muṭāwi'* de la II revient à dire que la première est le « corrélat résultatif » de la seconde, quand V est intransitif et II transitif, ou encore quand V est simplement transitif et II doublement transitif. Cela revient à dire aussi que la II peut servir de base à la V, qu'elle soit l'intensive ou la factitive de la I. Si cette II est intensive, la V hérite également de cette valeur.

La forme VI est avant tout la « correspondante » réciproque explicite de la forme III réciproque implicite⁷. Syntaxiquement, si la III est transitive, la VI sera intransitive, et si la III est doublement transitive, la VI sera simplement transitive, comme le requiert le principe de la *muṭāwa'a*. La VI peut également être réciproque explicite, même en l'absence d'une III réciproque implicite, comme *tabā'ada* « s'éloigner les uns des autres » qui ne se rattache pas à *bā'ada-hu* « éloigner quelqu'un, le tenir à distance ». Ainsi, la VI peut se relier directement à la I, avec une valeur de « progressivité », « faire ou être A de plus en plus », selon que le verbe de base est d'action ou d'état. La VI peut donc avoir une valeur d'insistance, réfléchie directe ou indirecte selon qu'elle est intransitive ou transitive, à partir d'une III elle-même d'insistance dérivée d'une I. Cette VI peut également donner régressivement naissance à une III. C'est de cette double valeur d'insistance et de réflexivité que l'on déduira la valeur simulative communément évoquée chez les arabisants.

La X est une forme réfléchie de la IV. Elle peut porter la valeur de *ṭalab* qui désigne à la fois le fait de chercher et de demander (« demander quelque chose à quelqu'un » résultant de « chercher quelque chose de quelqu'un »). De plus, un même verbe X, selon son régime syntaxique, peut être à la fois réfléchi indirect s'il est transitif (*istaḡala-hu* « se presser quelqu'un, faire en sorte qu'il se presse »), et direct, s'il est intransitif (*istaḡala* « se presser »), d'un verbe IV. C'est parce qu'il est réfléchi de IV, lui-même factitif de I, que X

⁷ Voir *qātala fulānun fulānan* « un tel a combattu un tel » auquel correspond *taqātala fulānun wa-fulānun* « un tel et un tel se sont combattus ».

paraît synonyme de I. Elle peut également avoir une valeur estimative (*'iṣāba*), issue d'un verbe d'état, alors que le *ṭalab* est issu d'un verbe d'action. Estimer signifiera donc ici « considérer quelqu'un ou quelque chose comme A », le verbe d'état de base signifiant « être A ».

L'auteur profite de l'analyse des formes en *t* pour présenter ici un type de réflexivité inédit. En effet, il semblerait, au vu de plusieurs exemples, dont *tadaḥḥalā*⁸ « s'ingérer, s'immiscer dans quelque chose », que ce type de V n'est en fait pas rattachable comme réfléchi direct à une II factitive qui serait de sens « introduire, faire entrer » mais qui n'existe pas en arabe classique, la IV jouant ce rôle⁹. Cette II factitive n'existant pas, sauf en arabe moderne où elle tend à remplacer la IV sous l'influence des dialectes, la V, synonyme de la VIII *iddaḥala*, est en fait traditionnellement le moyen (réfléchi indirect) de la II intensive, comme la VIII est le moyen de la I *daḥala* « entrer ». « S'immiscer dans quelque chose », c'est donc y « entrer petit à petit », ce qui est également la paraphrase trouvée dans *Lisān al-'Arab*.

Il s'agit donc ici d'une réflexivité sémantique, différente des réflexivités directe et indirecte qui sont syntaxiquement conditionnées. En effet, une forme moyenne intransitive peut être issue d'un verbe de base moyen transitif, intransitif ou avec un syntagme prépositionnel différent (*'arafa-hā* « connaître quelque chose » / *i'tarafa bi-hā* « reconnaître quelque chose »), les deux apparaissant synonymes de prime abord. Ces deux formes ne sont néanmoins pas interchangeables, et ce d'autant plus quand elles coexistent en synchronie, la I restant neutre et la VIII étant sémantiquement marquée (*ḡahada fī* « faire effort de » / *iḡtahada fī* « faire un effort personnel d'interprétation de »).

La VII, quant à elle, est le *muṭāwi'* de la I, le verbe I étant transitif, et le VII intransitif. Elle peut être aussi le correspondant d'une IV, comme c'est le cas pour *'aḡlaqa-hā* « fermer quelque chose » qui donnera *iḡalaqa* « se trouver fermé ». Sur le plan morphologique, cette forme ne peut exister pour les verbes dont la première radicale est *l*, *r*, *w*, *n* et *m*. Voilà pourquoi nous avons la VIII *ittaṣala* pour illustrer le sens « être lié ». Sur le plan sémantique, pour qu'un verbe VII se forme, il faut que le verbe I dénote un acte concret. On ne peut donc pas avoir de VII correspondant à *'alima-hā* « savoir quelque chose ». Cela ne veut pas dire non plus qu'à chaque I à sens concret correspond une VII. La VII et la VIII, étant toutes les deux rattachées à la I, deviennent par là même concurrentes. Nous avons déjà vu ci-dessus que certaines formes, qui auraient dû être VII, deviennent VIII pour des raisons morphologiques. Mais il existe d'autres critères de différenciation que le lecteur peut consulter p. 100.

En plus d'être exclusivement intransitive, contrairement à la VIII, la VII, avec sa valeur réfléchi-passive, permet de former dans certains dialectes arabes le passif dérivationnel. Il est même possible que certaines VII de l'arabe classique soient en fait des dialectalismes.

⁸ Souvent employé en arabe moderne avec la préposition *fī* et le sens dérivé « intervenir ».

⁹ Voir *Lisān al-'Arab*, art. dhl.

L'auteur expose ensuite des phénomènes remarquables de dérivation qui seront décrits dans le chapitre « Avancées linguistiques » ci-dessous, avant de présenter les verbes dénominatifs. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il existe des I dénominatives, dont *'ādina la-hu fī-hā* « permettre à quelqu'un quelque chose (prêter l'oreille à quelqu'un en quelque chose, l'autoriser à) », dérivé du nom *'uḍn* « oreille ».

La II, quant à elle, est la forme dénominative la plus productive en arabe classique et moderne, avec le sens « faire ce que l'on fait avec N(om) ». Elle peut ainsi s'interpréter comme privative : *marrāḍa* signifiera donc « soigner quelqu'un », c'est-à-dire « faire ce que l'on fait avec la maladie (*maraḍ*) de quelqu'un ».

Nous avons des III dénominatives classiques comme *āṣara-hu* « être contemporain de quelqu'un », qui n'a évidemment aucun lien avec *'āṣara* « presser (un fruit) », mais plutôt avec le nom *'aṣr* « temps, époque ». Nous avons aussi des III dénominatives formelles. Le *'alif* n'y est plus un augment, doté d'une valeur grammaticale, mais n'est que la trace du même *'alif* dans la base nominale. Ainsi : *lā mubālāt* « indifférence » et *gayr mubālīn* « indifférent » (« ne pas faire attention, être inattentif à »), de *bālā* dérivé de *bāl* « esprit ».

Les IV dénominatives de la langue classique se paraphrasent par « entrer dans, arriver à, atteindre ce N[om] », d'où *'aṣbaḥa* « entrer dans le matin (*ṣabāḥ*), arriver au matin (d'où devenir) ».

Comme dérivée en *t-* de la II (que celle-ci existe ou non), la V aura le sens « se faire N », qu'il y ait affectation (« faire le N ») ou non. Si ces dénominatives sont transitives, il s'agira de « se faire un N de quelqu'un ou quelque chose » (*tabannā-hu* « adopter quelqu'un, se faire de quelqu'un un fils (*ibn*) »).

La VI dénominative n'existe que si elle est la réfléchie d'une III elle-même dénominative (*mutaḡānis* « homogène » de *ḡīns* « genre »).

Les VII dénominatives sont rares mais intéressantes dans la mesure où les exemples donnés montrent que la forme peut faire sens, et n'est pas nécessairement la résultante du sens de la racine porteuse d'un sens lexical + le sens de la forme support de la valeur grammaticale. En effet, *inḥaḡaza* « entrer au Hedjaz (*Ḥiḡāz*) » est VII car c'est la forme de *indahala* « s'introduire » ou *insalla* « se glisser, s'infiltrer ». Il suffirait qu'il y ait de nombreux verbes dénominatifs de ce sens pour qu'on puisse parler de dénominatifs VII de sens « entrer dans N ».

Les VIII dénominatives sont principalement liées à des noms féminins de racine redoublées ou creuses. Ainsi, *i'talla* « se faire une justification (*'illa*) de » ou *i'tāda* « se faire une habitude (*'āda*) de »¹⁰.

La IX illustre la différence entre approche synchronique et approche diachronique : en synchronie, elle est dénominative des noms de forme *'af'al* dits de couleur et d'infirmité ; en diachronie, elle est reliée à un verbe d'état¹¹.

¹⁰ Est-ce ce critère morphologique de base de dérivation qui explique que la VIII soit utilisée ici à la place de la V dénominative « se faire un N de quelque chose » ?

¹¹ Lui-même relié au nom de couleur et d'infirmité.

La X étant la dérivée en *t-* de la IV, elle-même factitive de la I, on retrouve avec les X dénominatifs la même valeur que la V, « se faire N » ou « faire le N » (*istaḥğara* « se faire pierre *ḥağar* »). Elle peut aussi avoir un sens péjoratif, comme les occurrences suivantes que nous retrouvons souvent en arabe moderne : *mustašriq* « orientaliste », « qui cherche l’Orient (*šarq*) », *istawṭana* « se faire un *waṭan* d’un endroit » d’où « s’y installer, s’y implanter ». Certaines X dénominatifs dont les radicales *w* et *y* apparaissent comme des consonnes pleines, marquent ainsi formellement leur dérivation dénominative. Ainsi *istağwaba* « interviewer » (« chercher une réponse (*ğawāb*) ») que l’on distinguera de *istağāba* « répondre favorablement à », réfléchi de la IV *ʾagāba* qui a le même sens en arabe classique.

Après les verbes dénominatifs, l’auteur aborde les verbes délocutifs, dérivés de locutions, tels des verbes quadrilitères comme *ḥamdala* « dire *al-ḥamdu li-llāh* (« Louange à Allah ») ». Ce sont aussi essentiellement des verbes II, ayant pour « racine » celle d’un verbe ou d’un nom à l’emploi « formulaire » duquel ils renvoient¹² et reconnus par les grammairiens arabes sous les appellations de « nomination » (*tasmiya*) et d’invocation (*duʿā*). Pour les détails de verbes délocutifs d’autres formes dérivées, la description de ce que l’auteur nomme « réinterprétation autodélocutive », et la transposition nominale de formules, voir p. 114-117.

A la fin de cette partie consacrée au verbe trilitère, Pierre Larcher aborde la forme IX et les formes augmentées rares (XI à XV). Mettant essentiellement l’accent sur les formes usitées actuellement, je n’aborderai ici que la forme IX. Le lecteur intéressé par les formes XI – la forme XII étant encore productive en arabe moderne – à XV pourra consulter l’ouvrage p 120-122.

En synchronie, la IX *ifʿalla* est exclusivement reliée à un nom *ʾafʿal* de couleur (*iswadda* « être noir » de *ʾaswad* « noir ») ou d’infirmité (*iʿwarra* « être borgne » de *ʾaʿwar* « borgne »). Elle est formellement conditionnée par cette base nominale. En diachronie néanmoins, elle peut être dérivée des verbes de base (*sawida* « être noir », *ʾawira* « être borgne »), qui ne sont plus employés mais dont subsiste encore le nom d’action du premier, *sawād* « noirceur ». Cette augmentation serait morphologique, se produisant par une reduplication de la deuxième radicale de l’inaccompli du verbe de base (*yaswadu* donnant **yaswadidu* donnant *yaswaddu*) sur lequel aurait été reconstruit l’accompli *iswadda*.

La gémination de sa troisième radicale pourrait également la rapprocher de la II, non pas en intensité mais en « factitivité », « noircir » (« devenir noir ») pouvant devenir « être noir » par le sens « [se] faire noir, noircir », par une factitivité implicitement réfléchie¹³.

Le verbe quadrilitère a deux formes usuelles et deux rares. Je n’aborderai ici que les formes usuelles, les formes rares (III et IV) étant traitées p. 128-129.

¹² *Sallama ʾalay-hi* « saluer quelqu’un » (en lui disant *al-salām ʾalay-ka* « que la Paix soit sur toi »).

¹³ Cette théorie me paraît étonnante dans la mesure où nous avons vu ci-dessus que, en concurrence avec la II, c’est la IV qui est la véritable factitive déverbative, et ce d’autant plus que la base est ici un verbe en diachronie.

La I et la II, notées *fa'ala* et *tafa'ala*, sont en fait des variantes des II et V trilitères, les 2^e et 3^e consonnes étant identiques dans la II et la V trilitères, tandis qu'elles sont différentes dans la I et la II quadrilitères. L'auteur en décrit ensuite la formation dans les détails de laquelle je n'entrerai pas. La I quadrilitère peut donc être soit intransitive soit transitive, la forme II en étant en principe le *muṭāwī'*.

La IV quadrilitère mérite d'être mentionnée ici, même si elle n'est plus productive en arabe moderne, en ce sens qu'on n'en forme pas de nouveaux exemples. Notée *if'alalla*, on la retrouve dans des verbes comme *īṭma'anna* « s'apaiser », *iḍmaḥalla* « disparaître » ou *iqṣā'arra* « frissonner, avoir la chair de poule ».

Abordons à présent la dernière partie de l'ouvrage, celle qui traite des temps, aspect, mode et modalité. Deux formes s'opposent dans le système verbal de l'arabe classique : *fa'ala* qui est vu comme le passé par les grammairiens arabes et comme l'accompli par les grammairiens arabisants, et *yaf'alu* qui est vu comme le non-passé (présent-futur) par les grammairiens arabes et comme l'inaccompli par les grammairiens arabisants, les premiers ayant donc une analyse temporelle et les seconds une analyse aspectuelle.

Ces deux analyses ne sont pas incompatibles. Pour preuve, la complémentarité entre temps (relation entre ce dont on parle et le moment où l'on parle) et aspect (façon dont un procès se déroule dans le temps) dans le système français. Le lecteur intéressé pourra se reporter au tableau 25 p. 133. Pour résumer, le verbe arabe marque le temps quand rien ne vient faire écran entre lui et le présent de l'énonciateur, et l'aspect quand il est placé dans le champ d'un autre élément qui, lui, marque le temps (comme un verbe au passé).

Tout ceci pose la question de la position de *kāna* qui n'est pas un auxiliaire de conjugaison, en ce sens qu'il ne sert pas à former des formes composées. Il peut être un verbe opérateur appliqué à une phrase à tête nominale mais peut néanmoins servir d'auxiliaire au sens large, et jouer le rôle d'exposant temporel, l'aspect étant pris en charge par le second verbe.

Kāna n'est cependant pas qu'un exposant temporel. Il peut aussi être un exposant modal. *Yakūnu*, quand il est un verbe complet, introduit la modalité de possibilité. *Kāna* est aussi souvent présent dans le Coran, sans valeur temporelle de passé, mais avec une valeur modale de nécessité. C'est le *kāna al-istimrāriyya* (« *kāna* de permanence ») des grammairiens arabes, qui interprètent en termes d'omnitemporalité la modalité de nécessité. *Yakūnu* ayant dans son champ un autre verbe inaccompli a aussi cette modalité de « possibilité », puisqu'il n'apporte rien d'autre en terme aspectuel (inaccompli) et temporel (présent-futur) que *yaf'alu* seul. L'opposition *fa'ala/yaf'alu* n'est donc pas qu'aspectuelle (inaccompli vs accompli dans n'importe quel temps) ou temporelle (passé vs non-passé), elle peut être modale, *fa'ala* pouvant exprimer la nécessité et *yaf'alu* la possibilité.

Même s'il existe trois formes d'inaccomplis, *fa'ala* ne s'oppose qu'à l'inaccompli indicatif *yaf'alu*, les deux étant syntaxiquement libres. Ils s'opposent également dans un cadre assertif, de manière temporelle, aspectuelle ou modale.

Etant donné que *fa'ala* n'est accompli et indicatif que négativement, par rapport à *yaf'alu*, il peut être employé ailleurs que dans un cadre assertif et sans valeur aspectuelle d'accompli. C'est ce qui se passe dans un cadre jussif (*Bāraka llāhu fī-ka* « Allah te bénisse ! ») et conditionnel (*in šā'a llāhu* « Si Dieu [le] veut »). Dans ce cas-là *fa'ala* n'est pas marqué pour l'aspect accompli puisqu'il faut rajouter celui de *kāna*, pour former une phrase conditionnelle accomplie, au *fa'ala* déjà existant.

Il y aurait une dissymétrie sémantique entre *mā fa'ala* (« il n'a pas fait, il ne fit pas » : « j'affirme qu'il n'a pas fait » constatation d'une absence dans la réalité) et *lam yaf'al* (« il n'a pas fait, il ne fit pas » : « je nie qu'il ait fait » contestation d'un contenu positif). De même, on est tenté de voir dans la négation dans le futur *lan yaf'ala* (« il ne fera pas ») le sens « je nie qu'il fasse ». La différence entre *lam yaf'al* et *mā fa'ala* est aspectuelle, la seconde gardant l'aspect accompli que n'a pas la première. La seconde serait donc un passé de discours (passé composé français, accompli du présent, se rattachant à l'actualité du locuteur), employé plus souvent aux 1^e et 2^e personnes, tandis que *lam yaf'al*, réservé plutôt à la troisième personne, serait l'équivalent du passé simple français, comme passé historique ne se rattachant pas à l'actualité des interlocuteurs.

Mais alors, pourquoi l'arabe ne ferait-il cette distinction qu'à la forme négative ? Dans la phrase conditionnelle, *lam yaf'al* est la seule négation possible de (*'in*) *yaf'al* et (*'in*) *fa'ala*, *lam yaf'al* étant dans une phrase assertive une survivance de l'ancien accompli des langues sémitiques, et *fa'ala* étant une innovation dans la phrase conditionnelle. Si l'on part du principe que, dans le système potentiel primitif de l'arabe (en *'in*), les protases et apodoses positives se disaient en *yaf'al... yaf'al* et les protases et apodoses négatives en *lā yaf'al... lā yaf'al*, et que *lā yaf'al* est aussi la négation de l'injonctif *li-yaf'al* et de l'impératif *if'al*, on considère alors que cet apocopé tient plus du jussif que de l'ancien accompli des langues sémitiques. En effet, ce dernier relève surtout de l'assertion qui est difficilement compatible avec une supposition.

Pourquoi *fa'ala* est-il venu concurrencer puis finalement remplacer cet apocopé dans les protases et apodoses en *'in* ? Cela partirait du croisement entre le système potentiel primitif en *'in* (*'illā*) *yaf'al*, (*lā*) *yaf'al* et le système éventuel *'idā fa'ala* (*lam yaf'al*), *fa'ala* (*lam yaf'al*). *Fa'ala* a progressivement remplacé *yaf'al* et sa négation *lam yaf'al* a remplacé *lā yaf'al*. Ceci donne donc le système classique tel qu'il est enseigné dans les classes.

En arabe moderne, *fa'ala* a complètement éliminé *yaf'al* et *'idā* a supplanté *'in* et l'ancien système éventuel est devenu le nouveau système potentiel.

2. Intérêt didactique

L'intérêt didactique de cet ouvrage résulte de plusieurs choses. Tout d'abord, comme l'auteur l'indique lui-même p. 5, dans la préface à la seconde édition, le chapitre I « Les

Paradigmes » a été enrichi par rapport à celui de l'édition de 2003 par l'ajout des tableaux des conjugaisons des verbes de forme I, sains ou malades. L'intérêt pédagogique de ces tableaux réside également dans la présence des verbes conjugués écrits en alphabet arabe et entièrement vocalisés. Ainsi, l'ouvrage scientifique, où l'arabe est écrit en transcription phonétique d'*Arabica* (transcription canonique utilisée chez les arabisants français) et ce pour un public de linguistes éventuellement non-arabisants, se double d'un ouvrage didactique, utilisable par les étudiants arabisants, débutants ou confirmés, linguistes ou non.

Le second intérêt didactique de cet ouvrage réside dans la double lecture que fait l'auteur des traditions arabisantes d'expression française, allemande et anglaise, et de la ou des traditions arabes. Il en résulte une terminologie grammaticale exhaustive qui peut être utilisée autant par un arabisant non-chercheur que par un arabisant linguiste. L'auteur rappelle entre autres les références syntactico-sémantiques des grammairiens arabes comme la *muṭāwa'a* et fait une synthèse très intéressante et structurée des notions de *muṭāwa'a* et réflexivité p. 76-77.

D'autre part, il prend à contrepied la norme arabisante française d'analyse des formes verbales augmentées et du croisement racine-schème, en s'inspirant essentiellement des grammairiens arabes, ce qui facilite le travail des pédagogues que nous sommes. En effet, le système des formes augmentées est vu sous un autre angle, ce qui permet au professeur d'arabe d'expliquer les relations syntactico-sémantiques entre les formes d'une même dérivation à son public d'apprenants de manière plus logique, et en relation avec leur réel usage. Il nous permet également d'expliquer, dans le cadre de son explication de l'idée d'attraction formelle (p. 112), pourquoi *zaman* s'écrit aussi *zamān*, et pourquoi *bidāya*, pourtant lié à *bada'a*, perd sa *hamza*, ce qui invalide la notion de racine toute-puissante, au profit d'autres processus de formation lexicale. Ainsi, *zaman* devient *zamān* dans *al-zamān wa-l-makān* « le temps et l'espace » et *bidāya* perd sa *hamza* dans *al-bidāya wa-l-nihāya* « le début et la fin ».

L'auteur prend également en compte les éventuelles différences ou ressemblances entre arabe classique (au sens chronologique et sociolinguistique du terme, les deux coïncidant ici) et arabe moderne. Ceci est primordial pour les pédagogues que nous sommes, et introduit dans notre pratique des nuances (comme l'analyse diachronique et synchronique d'une forme verbale) que nous ne trouvons pas toujours dans les grammaires, dictionnaires et manuels arabisants français. De même, Pierre Larcher n'oublie pas les dialectes et n'hésite pas à faire appel à des exemples dialectaux quand ces derniers illustrent un fait linguistique également relatif à l'arabe classique et/ou moderne, comme dans le cas – entre autres - des transpositions nominales de formules p. 117.

La partie de l'ouvrage consacrée aux notions de temps et d'aspect dans les systèmes verbaux arabe et français (p. 133-136) a le mérite de poser la définition précise de ces deux notions que les pédagogues peuvent parfois manier en méconnaissant leur contenu, en leur permettant d'établir des comparaisons entre les deux systèmes verbaux.

L'absence d'un index reprenant les formes verbales étudiées dans le corps du livre, lequel aurait pu servir à l'enseignant d'arabe expliquant une forme verbale particulière à ses apprenants, est néanmoins à déplorer.

3. Avancées linguistiques

Cette seconde édition permet de prendre connaissance de la synthèse des travaux scientifiques de l'auteur depuis 2003. De ce fait, l'ajout de références d'arabisants depuis

2003 est précieux. Entre autres, Zaborski (2004)¹⁴ qui propose de voir dans les nombreuses formes moyennes VIII apparemment synonymes de formes I en arabe moderne, des traces de *iptaras*, l'ancien parfait de l'akkadien. Dans cette optique, ce type de VIII est une forme appartenant à l'origine à la conjugaison ou flexion du verbe de base, avant d'en devenir la forme dérivée en *t*. Cette hypothèse peut être prise en compte en diachronie, tandis qu'en synchronie, une I et une VIII apparemment synonymes ne sont néanmoins pas interchangeables sémantiquement.

La forme IX, quant à elle, était considérée dans l'édition de 2003 comme exclusivement dénominative (sans préciser si elle était vue synchroniquement ou diachroniquement), et classée comme telle. Elle apparaît dans l'édition de 2012 comme dénominative en synchronie, déverbative en diachronie, et classée parmi les formes rares. La gémation de sa troisième radicale aurait, selon l'auteur et Zaborski (2006)¹⁵, un rapport avec celle de la II, les IX analysées ici ayant un sens implicitement factitif.

Les autres avancées linguistiques de l'ouvrage illustrent la démarche de l'auteur selon laquelle la formation des mots est multifactorielle et ne dépend pas seulement en arabe du sacro-saint croisement racine-schème. Non seulement Pierre Larcher privilégie, comme en 2003, la sémantique relationnelle dans l'explication du sens des formes dérivées les unes par rapport aux autres au détriment de la charge sémantique de la racine, mais il rappelle également l'importance de la voix passive comme base de la IV (p. 72-73). Il insiste également sur l'importance du fait que la forme fait sens, indépendamment du croisement racine-schème, dans le cas des formes réfléchies et surtout dénominatives (V, VII, VIII, X).

Dans la même démarche, il propose le terme « surdérivation sémantique » (p. 103-105) : nous connaissons le paradigme *ḥabura* « être informé », qui donne le factitif *ʾaḥbara-hu* « informer quelqu'un », qui donne lui-même le réfléchi direct intransitif *istaḥbara min-hu* « s'informer auprès de » (litt. « se faire être informé, demander à être informé »). Il arrive néanmoins que l'on rencontre une X transitive comme la IV, qui signifie « interroger quelqu'un » (« se faire informer par quelqu'un de quelque chose »), et qui ne peut en aucun cas être la réfléchie indirecte de la IV, puisque les sujets des deux verbes ne sont pas les mêmes. Cette X n'est donc pas un réfléchi factitif de la I, mais de la IV : il y a donc ici un excès de sens puisque la X est censée apporter le sens ET réfléchi ET factitif, non pas à partir de la IV qui est déjà factitive, mais à partir de la I. C'est cet excès de sens que Pierre Larcher nomme « surdérivation sémantique ». Ce phénomène peut se produire avec d'autres formes augmentées, mais il semblerait que la base sémantique de la dérivation est à chaque fois une IV (cf. *ʾaḡlaqa*), si la I a disparu, ou si la IV et la I sont indépendantes l'une de l'autre.

De même, il expose la dérivation « pivot » p. 105-106, montrant comment un paradigme dérivationnel peut se créer à partir d'un autre par l'intermédiaire d'une forme « pivot » qui peut être aussi équivoque graphiquement, e. g. la VIII *ittahama* qui sert de base à la famille secondaire THM, dont *tuhma* « accusation ».

Et, avancée linguistique qui ne figurait pas dans l'édition de 2003, Pierre Larcher expose p. 111 le cas des X dénominatives dérivées d'élatifs (comme *istakṭara* qu'il a analysé

¹⁴ Zaborski Andrzej, 2004, «Traces of *iptaras* in Arabic», dans Gábor Takács (ed.) *Egyptian and Semito-hamitic (Afro-asiatic) studies in memoriam W. Vycichl*, p. 160-171, Leiden and Boston, Brill.

¹⁵ Zaborski Andrzej, 2006, «Main and secondary functions of derived verbs in Arabic», *Lingua Posnaniensis* XLVIII, p. 165-189.

en 2008¹⁶). Comme il reprend p. 57-58, en ajoutant de nouvelles hypothèses par rapport à l'édition de 2003, les différences d'utilisation entre les deux *maṣḍar*-s de la forme III en synchronie. Dans l'état actuel des recherches, la différence d'usage entre les deux est à géométrie variable¹⁷ : différence syntaxique infinitif/nom d'action : *muḡāhada* « fait de lutter » versus *ḡihād* « djihad, lutte ». Cette opposition ne se vérifie par toujours puisque *ḡihād* peut aussi désigner la guerre sainte (*ḡihād fī sabīl li-llāhi*) tandis que *muḡāhada* peut être synonyme de *ḡihād al-nafs* (« djihad contre soi-même, djihad spirituel »), les deux étant noms d'action ; ou différence sémantique sens propre/sens figuré : *'ilāḡ maraḍ* « traitement d'une maladie » versus *mu'ālaḡat muškila* « traitement d'un problème ». J'ai trouvé des contre-exemples à cette théorie, *mu'ālaḡa* pouvant être aussi utilisé comme nom d'action pour le traitement d'une maladie, et *ilāḡ* comme infinitif pour le fait de traiter des soucis. Ces théories sont à chaque fois vérifiées sur des exemples classiques et/ou contemporains, dont l'usage est attesté, et que le lecteur intéressé pourra consulter dans l'ouvrage.

Est-il besoin de mentionner également une bibliographie linguistique aussi précise qu'exhaustive ?

¹⁶ Larcher Pierre, 2008, « Un phénomène d'interaction forme/sens dans le lexique de l'arabe classique », *Arabica* 55/1, p. 132-139.

¹⁷ Pour plus de détails, voir Robache Marie, 2010, « Le *maṣḍar* de forme III en arabe moderne : essai de différenciation entre *fi'āl* et *mufā'ala* », *Synergies Monde arabe* n°7, p. 67-74 (<http://ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Mondearabe7/robache.pdf>).